



L'ESQUISSE TYPOLOGIQUE (ou premier niveau d'analyse)

Si le préhistorien s'est détourné pendant si longtemps d'une véritable recherche anthropologique, c'est bien qu'il a cru devoir d'abord planter le cadre chrono-culturel de l'histoire de l'homme, sorte d'histoire événementielle à sortir du néant pour des centaines de milliers d'années (Pigeot 1991).

1. Définition du sujet

1.1. Le Solutréen: une entité culturelle à part entière

1.1.1. Reconnaissance et position relative dans la séquence du Paléolithique

Il est patent, à travers la relation conflictive qu'ils entretiendront à ce sujet pendant près de quarante ans, que la détermination de la position chrono-stratigraphique du Solutréen dans la séquence paléolithique fut l'une des questions les plus trépidantes qu'eurent à affronter les préhistoriens du XIXe siècle.

E. Lartet et G. de Mortillet, pour avoir été les premiers à établir, et ce de façon simultanée, une chronologie des temps antédiluviens, en furent les principaux acteurs; et c'est lors de la seconde session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, tenue à Paris en 1867, qu'ils porteront sur la scène publique le différend qui les séparait dans cette affaire. Pour Lartet, qui ralliera d'ailleurs à sa cause des gens comme E. Piette et A. de Quatrefages, les "feuilles de laurier" [8] découvertes en 1864 par P. de Vibraye au Fourneau du Diable et, par lui-même, accompagné de H. Christy, à Laugerie-Haute et Badegoule (fouilles 1863-1864 [9]) n'étaient autre que les témoignages de la période relative à la transition Paléolithique-Néolithique (Lartet & Christy 1865-1875). Pour G. de Mortillet en revanche, et pour tous ceux qui adhèrent à sa théorie, tels J. Evans et E. Cartailhac, cette continuité faisait défaut: les "pointes de lance" représentant le perfectionnement technique des pointes moustériennes (De Mortillet 1867, 1868).

Bien que marquée par un profond clivage des opinions, cette polémique aurait dû prendre fin assez rapidement. Elle aurait même dû ne jamais voir le jour dans la mesure où de Vibraye et A. Franchet, à Laugerie-Haute ouest, "avaient démontré que le Magdalénien reposait sur le Solutréen et le séparait ainsi du Néolithique" (Smith 1966:8). Néanmoins, l'enjeu des débats à cette époque dépassait le simple cadre de la question solutréenne: poser les bases théoriques et pratiques d'une discipline qui n'en était encore qu'à ces premiers balbutiements, telle était en réalité la véritable ambition. Si bien qu'à partir de 1872, lorsque G. de Mortillet décidera, dans sa nouvelle classification du Paléolithique, de jeter pudiquement un voile sur l'existence d'une époque d'Aurignac, qui avait pourtant bien été démontrée par E. Lartet dès 1860 (Lartet 1861), mais qui, selon lui, n'avait "pas tant de valeur", les préoccupations ne sont-elles déjà plus les mêmes. Cette décision plongea dans le doute les plus grands esprits de l'époque, qui passeront alors totalement sous silence les informations précieuses obtenues successivement par A. de Maret au Placard (1878, 1880), G. de Mortillet, lui-même, à Laugerie-Haute et Badegoule (1878), et le tandem P. Girod et E. Massénat aux abords de la Vézère (1894), permettant de caler en stratigraphie le Solutréen juste en dessous du Magdalénien.

Le dénouement de la question aurignacienne, et, par voie de conséquence, puisqu'elle y était dès lors subordonnée, de la question solutréenne, aura lieu quelque vingt ans plus tard. Son principal instigateur en sera l'abbé Breuil. Celui-ci, en effet, au grand scandale des membres de la toute récente Société Préhistorique Française, "intellectuellement" gouvernée qui plus est par les de Mortillet, allait revendiquer à maintes reprises, tout comme l'avait suggéré avant lui J. Evans (*in*

[8] Terme introduit par P. de Vibraye en 1866.

[9] Pièces qui furent découvertes en 1834 par F. Jouannet, à Badegoule, qu'il assimila à de "longues pointes de Javeline".

Rochebrune 1881:37), l'antériorité de l'Aurignacien (terme qu'il créa en 1906) sur les industries à feuilles de laurier (Breuil 1905, 1906, 1907). Malgré la force des arguments et le soutien constant de E. Cartailhac, son hypothèse mit tout de même un certain temps avant de s'imposer; le "clan de Mortillet" ne se pliant devant l'évidence qu'au dernier moment, lorsque D. Peyrony à l'abri du Ruth (1908) et l'abbé Breuil à Solutré (1909) démontreront le bien-fondé de cette théorie. L'affaire ou plutôt les affaires seront définitivement enterrées avec la publication d'une des œuvres majeures de l'abbé Breuil, *Les subdivisions du Paléolithique supérieur et leur signification* (1912), dans laquelle l'auteur situera ce que de Mortillet venait de baptiser du nom de Solutréen, d'après les industries de la Grotte du Cro-du-Charnier à Solutré, entre l'Aurignacien et le Magdalénien.

1.1.2. La question de ses origines

Tout en mettant fin à cette polémique, l'abbé Breuil allait cependant en déclencher une autre: celle des origines du Solutréen. Cette quête s'amorcera dès la publication des résultats des recherches systématiques menées par le propre Breuil et son acolyte H. Obermaier en péninsule Ibérique (Cantabres [10], pourtour méditerranéen...) et en Europe centrale (Breuil & Obermaier 1912a et b, 1913, 1914). Alors convaincus de l'étroite ressemblance entre les industries à pièces foliacées de Hongrie, entre autres, et celles de la France, de nombreux préhistoriens concluront rapidement à une origine orientale du Solutréen (Sollas 1915; Osborn 1916; Burkitt 1921; Breuil 1923; Obermaier 1925, ... cités par Smith 1966).

Les découvertes se succédant un peu partout dans le monde à cette époque, et à un rythme effréné, ce sont elles qui, au coup par coup, décideront par la suite du point de vue à adopter sur cette question. Et ils seront nombreux: une origine nord-africaine, d'après les rapprochements entre les PAP de la Cova del Parpalló et les pointes atériennes (Fletcher Valls 1939; Pericot 1942, 1952 [11]; Caton-Thompson 1946; Jordá 1955; Escalon de Fonton 1958, entre autres); une origine asiatique, via l'Europe centrale (Hoernes & Menghin 1925; Goury 1927; Obermaier 1928; Garrod 1928; Peyrony 1932 [12]); une origine hispanique (Santa-Olalla 1946); et enfin une origine française, à partir d'un Périgordien (Laplace 1959) ou d'un Aurignacien final "à industrie moustéroïde" (Smith 1966).

Comme on pouvait s'y attendre, un tel foisonnement d'opinions amena finalement certains à adopter une attitude beaucoup plus réservée dans cette affaire, hésitant alors entre trois foyers de diffusion: oriental, hispanique (d'après les gisements du Manzanera dans la Meseta) et français (d'après le Proto-solutréen de la région Gard-Ardèche) (Peyrony 1948; Breuil & Lantier 1951; Freund 1952, 1954). Vers la fin des années 60, sans doute consciente d'achopper sur un problème

insoluble, la communauté préhistorienne décida d'abandonner les recherches sur ce thème, délaissant même totalement, en France tout au moins, celui plus général du Solutréen.

Remises récemment au goût du jour, grâce à l'essor notamment des approches technologiques, les études sur le Solutréen et les niveaux intermédiaires attribués jusqu'ici à l'"Aurignacien V" permettent aujourd'hui de privilégier une seule hypothèse: une origine gravettienne, entrevue aussi bien en Espagne (Iturbe *et alii* 1993), au Portugal (Zilhão & Aubry 1995; Zilhão *et alii* 1997, 1999) qu'en France (Aubry *et alii* 1995; Bosselin & Djindjian 1997a et b; Djindjian 1999) (voir § III); une origine atérienne pour les phases moyennes à feuilles de laurier ayant toutefois été proposée par certains auteurs (Otte 1997; Kozłowski & Otte 1999).

1.1.3. Ses limites spatio-temporelles

Marchant dans le sillage de l'abbé Breuil et H. Obermaier, les préhistoriens espagnols allaient fournir au cours des prochaines décennies une série d'études monographiques et régionales destinées à établir le cadre chrono-culturel du Paléolithique: Conde de la Vega del Sella (1916, 1921, 1930), E. Hernández Pacheco (1919), J. Carballo (1923, 1924) et T. de Aranzadi-I. Barandarian (1928) pour la région cantabrique; L. Siret (1931) et L. Pericot (1942) pour la région levantine, etc.

Passant rapidement sur la "fresque de la société solutréenne" proposée par H. Obermaier dans *El Hombre fósil* (1925), c'est à F. Jordá que revient le mérite d'avoir publié la première véritable synthèse sur le Solutréen, limitée toutefois à la péninsule Ibérique (1955). Dans cet ouvrage, l'auteur fera notamment référence à la singularité des PAP et des pointes à cran de type méditerranéen de la Cova del Parpalló (Pericot 1942). Absentes dans les autres régions, ces pièces, selon lui, appartenaient à un faciès différent de celui reconnu jusqu'ici sur la frange atlantique: le faciès ibérique. Fait surprenant néanmoins, D. de Sonneville-Bordes ne tiendra pas compte par la suite de ces informations puisqu'elle délimitera l'extension du phénomène solutréen à un territoire compris entre la Loire au nord (Le Tribolite), le Rhône à l'est (Solutré, La Salpêtrière...), les Asturies à l'ouest et, c'est là où le bât blesse, la Catalogne au sud (1959). Si la décision de quitter les industries d'Europe centrale - aujourd'hui Szélétien - fut heureuse (voir notamment Kozłowski & Otte 1990:544), celle d'éliminer le faciès ibérique en revanche ne le fut point. D. de Sonneville-Bordes allait d'ailleurs réviser son jugement dès l'année suivante en intégrant cette fois-ci dans sa nouvelle typologie (1960) les PAP qu'elle avait omis de signaler auparavant (1954, 1955, 1956).

Si la "réhabilitation" de ces industries ne changeait en rien l'idée que l'on s'était déjà fait sur l'ampleur du phénomène,

[10] Constatée cependant 30 ans auparavant par Don Marcelino Sainz de Sautuola, à Altamira (*in* Harlé 1881, cité par Smith 1966) !

[11] Idée qu'il abandonnera par la suite pour une origine franco-cantabrique, tout comme F. Jordá.

[12] Alors qu'il croyait à une origine locale dix ans auparavant: un Solutréen dérivé du Moustérien, puis du Proto-solutréen, découvert par lui-même en 1926 à Laugerie-Haute.

limité en effet au domaine sud-occidental de l'Europe, elle modifiait par contre totalement la forme sous laquelle on se le représentait: le sud-est de l'Espagne devant être considéré, avec le sud-ouest de la France, le Languedoc et les Cantabres (groupe Asturies-Cantabrie-Pays basque), comme l'une des zones d'implantation privilégiées des groupes solutréens (Smith 1966). Quelques traces très sporadiques étaient bien connues en Andalousie (Cueva de Ambrosio, Almería) (Breuil 1913; Ripoll López 1960-61) et au Portugal (Grutas da Salemas et Casa da Moura, Lisbonne) (Zbyszewski *et alii* 1961), mais les vestiges d'époques plus récentes suscitèrent apparemment un plus vif intérêt chez les archéologues. Depuis, préhistoriens portugais et andalous ont su néanmoins rattrapper le temps perdu et accumuler, surtout à partir des années 80, des informations de premier ordre sur leur préhistoire paléolithique respective, sur le Solutréen en particulier puisqu'on y dénombre aujourd'hui une grande quantité de gisements (voir les synthèses de Zilhão 1995 et Cortés *et alii* 1996, ainsi que les articles suivants: Aubry & Moura 1993, 1994; Aubry 1998, 2001; Aubry *et alii* 2001, 2003b, entre autres) - régions qui se trouvent d'ailleurs actuellement au centre du débat sur la question de ses origines (voir § III).

Dans le même temps, en Espagne et en France les découvertes iront en s'accumulant, qui permettront vers la fin des années 80 (Collectif 1990) et au début des années 90 (Collectif 1994) de dresser un premier bilan des connaissances sur le Solutréen: B. Schmider pour le Bassin parisien; C. Chauchat pour le Pays basque français; D. Sacchi pour les Pyrénées occidentales; M. Lenoir pour la façade atlantique aquitaine; F. Bazile pour le sud-est de la France: L.G. Straus et M. de la Rasilla Vives pour les Cantabres; V. Villaverde et J. Ma Fullola pour le sud-est de l'Espagne; J. Zilhão pour le Portugal et P. Utrilla et C. Mazo pour la vallée de l'Ebre (entre autres).

Un Solutréen dont on pouvait désormais situer le développement dans une période comprise, *grosso modo*, entre 21000 et 16500 BP, recouvrant donc une partie du Würm IV (voir notamment Laville 1975:714; Ar. Leroi-Gourhan 1984) et pénétrant les débuts du Tardiglaciaire dans le sud-est de l'Espagne, où il semble en effet avoir perduré plus longtemps.

1.1.4. Son schéma évolutif

En jetant un rapide coup d'œil sur les schémas évolutifs actuels des principaux ensembles régionaux du Solutréen (fig. 1), A. de Maret, s'il était encore parmi nous, pourrait s'enorgueillir de la justesse de son observation établie il y a plus d'un siècle aujourd'hui (1878). En effet, et abstraction faite bien entendu ici des variations locales, la division tripartite qu'il proposa, selon le rôle et la place des fossiles directeurs: *inférieur à pointe à face plane*, *moyen à feuille de laurier* et *supérieur à pointe à cran*, demeure fondamentalement la même.

En appliquant la typologie descriptive, l'abbé Breuil, dans un premier temps (1912), puis D. Peyrony, dans un second (1930), viendront rapidement conforter cette hypothèse, ne faisant que substituer au terme *inférieur* celui de *Proto-solutréen*, au terme *moyen* celui de *typique* et rajouter les *feuilles de saule* à la dernière phase. Il faudra attendre les nouvelles interprétations de L. Pericot au Parpalló (1942), d'A. Cheyner à Badegoule (1949), de D. de Sonneville-Bordes (1959) et de Ph. Smith (1966) à Laugerie-Haute (ces derniers selon la liste-type de F. Bordes) pour connaître la version définitive de ce schéma: l'évolution du Solutréen n'étant plus scindée en trois phases mais en cinq (fig. 1). (Récemment, certains préhistoriens ont toutefois proposé de simplifier ce schéma (Djindjian *et alii* 1999): *Proto-solutréen* (dont l'ex-Aurignacien V), *Solutréen ancien à pointe à face plane*, *Solutréen récent à FLM et pointe à cran*, et *Episolutréen à pointe à cran dans un contexte de "désolutréanisation"*).

Ce modèle évolutif servira par la suite de cadre de référence, tout en prenant soin bien sûr de l'adapter aux situations rencontrées dans chaque site et dans chaque région. Ainsi en est-il, par exemple, de la séquence de Laugerie-Haute Est et Ouest, où l'on signale l'absence d'un Solutréen moyen (Demars 1995; Bosselin & Djindjian 1997a) [13]; de celle du sud-est de la France, avec un Solutréen moyen local auquel succèdent un Salpêtrien ancien et récent (Bazile 1990); du sud-est de l'Espagne, avec un Solutréen évolué (ou Solutréo-gravettien) en processus de "désolutréanisation" (Fortea *et alii* 1983); du Portugal, où font défaut, semble-t-il, le Solutréen inférieur et évolué (Zilhão 1995); ou encore de celle des Cantabres, qui ne débute qu'avec le Solutréen moyen et où l'on relève la présence d'un Solutréen terminal (ou supérieur) en processus, là aussi, de "désolutréanisation" (Straus 1975; Corchon 1981; Rasilla Vives 1989, 1994).

Précisons, en dernière information, que L.G. Straus sera le seul, et continue toujours d'ailleurs de l'être, à raisonner non pas sur un axe diachronique mais synchronique; les signatures typologiques étant par conséquent interprétées en termes de faciès d'activités (Straus 1975).

1.1.5. La nature polymorphe du Solutréen supérieur et/ou final

Toutes les traces d'occupation n'ont certes pas été repérées, mais les cartes de répartition établies pour chacune des phases du Solutréen, les dernières en particulier, permettent de restituer une image sans doute assez fidèle de la réalité archéologique (fig. 2-4). Comparées aux timides incursions du Proto-solutréen et du Solutréen inférieur, les phases moyenne et supérieure-finale marquent, comme on le voit, une nette augmentation des gisements. Et bien que ce contraste soit plus frappant entre les deux premières étapes, il n'en est pas moins évident que le Solutréen supérieur représente le

[13] Précisons que l'existence de deux faciès différents du Solutréen évolué envisagée par P.Y. Demars, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, est mise en doute par B. Bosselin et P. Djindjian. Pour eux, il s'agirait en réalité d'un Solutréen récent identique des deux côtés de l'abri.

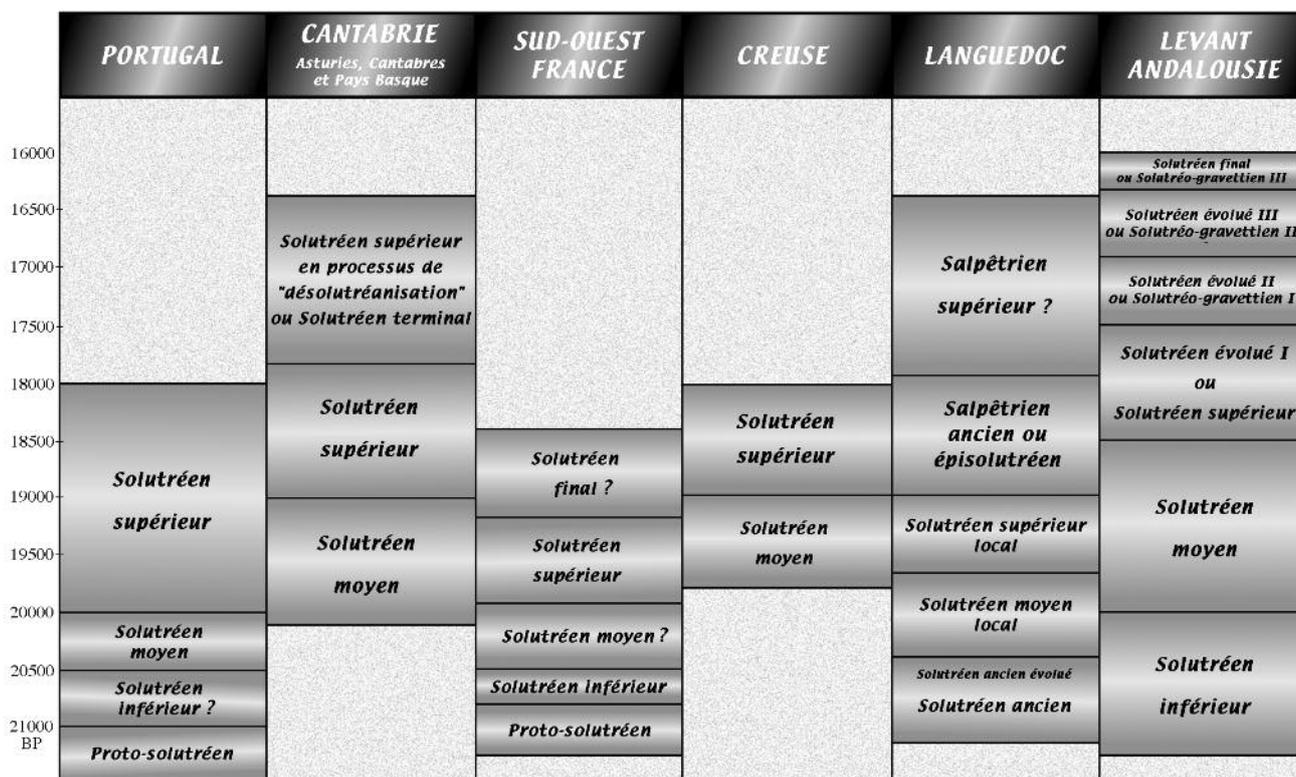


Figure 1. Corrélation chronologique approximative entre les principales séquences solutréennes.

moment d'apogée territorial de cette entité. Cette constatation, d'autres bien sûr l'ont faite avant nous. Le phénomène sera décrit pour la France, entre autres, par Ph. Smith en 1966 et L.G. Straus en 1977, interprété du reste par ce dernier comme un "boom démographique".

Mais si ce phénomène revêt autant d'importance aux yeux des préhistoriens, c'est bien par qu'il s'accompagne de ce "processus de régionalisation" des industries, bien connu de tous aujourd'hui et auquel il est finalement étroitement rattaché [14]. En effet, et c'est là que réside toute son originalité par rapport à ses prédécesseurs gravettiens et ses successeurs badegouliens et magdaléniens, le Solutrén se caractérise par l'abondance et la variété de ses types d'armatures; armatures, de surcroît, qui sont imprégnées d'une très forte identité typologique.

Fossiles directeurs par excellence, ces pièces ont pu révéler, d'après leur dispersion-représentation, plusieurs "entités géographiques" qui furent décrites dès le milieu du XXe siècle: faciès "cantabrique" et "ibérique" en Espagne (cf. Jordá,

1955), ainsi que les "groupes" des Pyrénées occidentales, orientales et du Périgord en France (notamment), ce dernier subdivisé en trois "sous-zones de culture" par Ph. Smith (1966:389-390, 1973). À l'heure actuelle, six principaux faciès peuvent être distingués au sein de ce processus de régionalisation (fig. 4): "salpêtrien", "ibérique", "portugais", "catalan", "cantabrique" [15] et "périgourdin" [16].

Remarquons toutefois que certains de ces éléments sont communs à plusieurs de ces faciès. C'est le cas, par exemple, des pointes à base concave, caractéristiques du faciès cantabrique mais qui sont recensées dans certains sites des Pyrénées centrales (Grotte des Harpons...), des Landes (Brassempouy...), du Pays basque français et espagnol (Amalda), ou encore de Navarre (Abauntz); des pointes à cran à retouche rasante [17] du faciès "périgourdin", dont la présence est attestée au Portugal (Salemas, Baío, Olival da Carneira, Olga Grande 4), dans les Cantabres (Las Caldas...), dans les Pyrénées orientales (Grotte de Bize...), en Catalogne (Reclau Viver), à Alméria (Ambrosio) [18] et à Guadalajara (Peña Capón); des pointes

[14] Détecté cependant, semble-t-il, dès le Solutrén moyen: faciès Gascon (gisements des Landes) et pointes de Serinyadell (Catalogne).

[15] L.G. Straus évoqua de possibles variations typologiques entre le Solutrén du Pays basque et celui des Asturies-Santander, sans toutefois parvenir à identifier des territoires stylistiques (1975).

[16] Terme emprunté à L.G. Straus (1983). En réalité, il s'étend jusqu'aux territoires des Landes et de la Creuse; il faut d'ailleurs noter que les déplacements des matières premières ont confirmé l'unité de ce faciès (Aubry 1991: fig. 75).

[17] Notées PCA dans le texte (*A* pour *Atlantique*, pour les différencier des pointes méditerranéennes). Elles correspondent aux "pointes à cran élaborées" de Ph. Smith (1966).

[18] J. Tixier, *comm. orale* (fouilles F. Bordes, D. de Sonneville-Bordes et J. Tixier, septembre 1964).



Figure 2. Carte de répartition des gisements ayant fourni au moins un niveau proto-solutréen et/ou solutréen inférieur (ou ancien).

de Montaut, des Landes, connues dans les Cantabres, à Solutré et peut-être dans les Pyrénées centrales (Harpons, Roquecoubère), ainsi que dans la Meseta espagnole; des PAP du faciès ibérique, qui sont nombreuses au Portugal (Casa da Moura, Vale Boi, Poço Velho, Rua de Campolide, Salemas, Caldeirão, Passal); des PCM, fossiles directeurs à la fois du Salpêtrien et du Solutréen de faciès ibérique, connues au nord de l'Ebre (Navarre, Huesca, Aragon), dans

les Pyrénées orientales (Grottes de Bize, Embulla), au Portugal (Olival da Carneira, Salemas, Baío, Ourão, Almonda, Olga Grande 4) et peut-être à Guadalajara (Peña Capón). Quant aux quelques rares exemplaires de pièces pédonculées signalées dans certains gisements français, à Laugerie-Haute notamment (Keeley 1955), il ne peut s'agir que d'une coïncidence (voir § III); qui plus est, leur chronologie demeure incertaine.

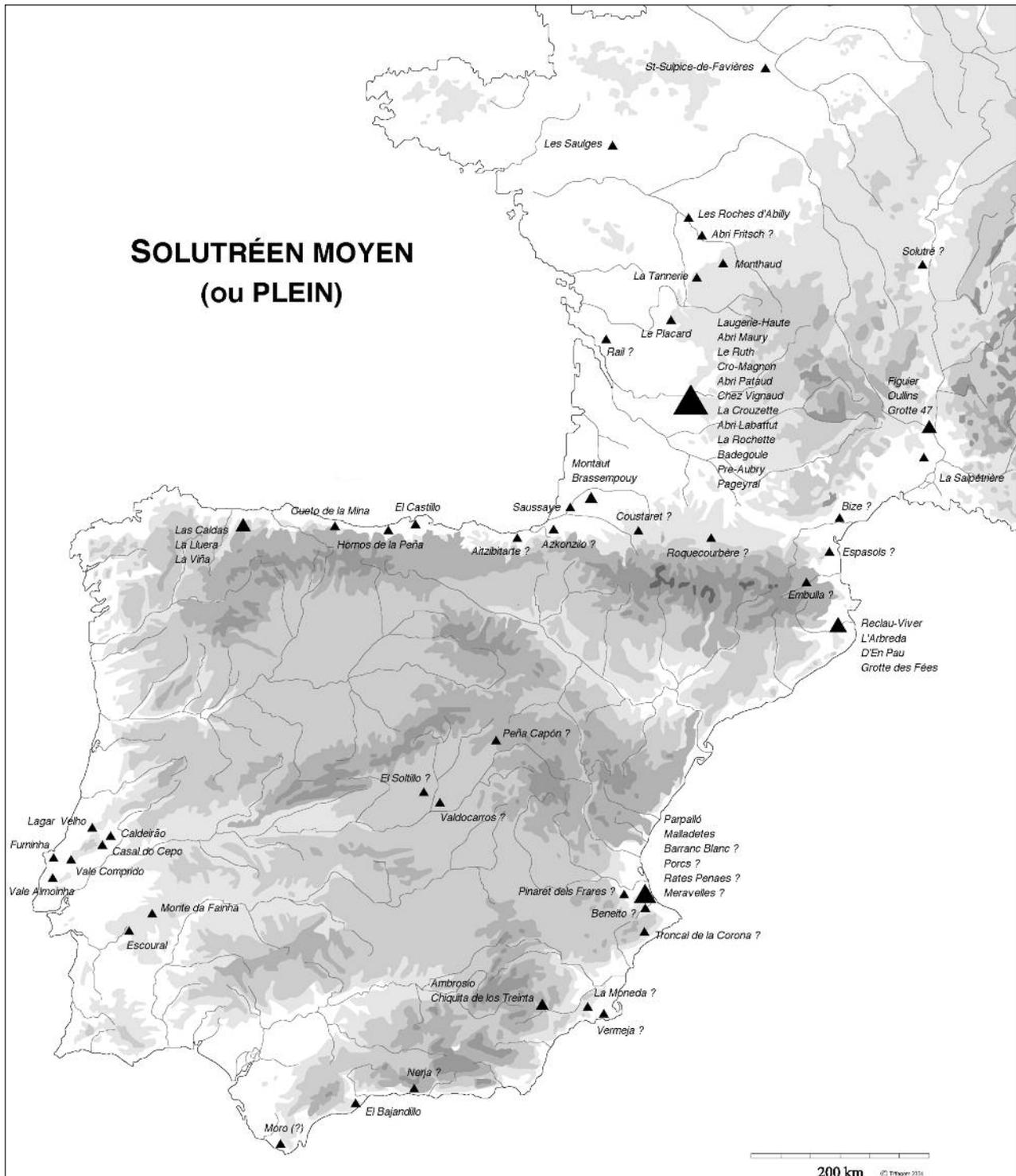


Figure 3. Carte de répartition des gisements ayant fourni au moins un niveau solutréen moyen (ou plein).

Savoir comment et pourquoi se sont formées ces interactions “stylistiques”, dans l’hypothèse que l’existence de tous ces faciès soit vraie - mouvements de personnes, diffusion des idées et des objets par voie d’échange, etc., - importe peu ici [19]: ces caractères “hybrides”

existent bel et bien. Et même si l’on peut alléguer un déséquilibre des connaissances entre certaines régions, entre le Périgord et l’Andalousie notamment, les limites géographiques de ces entités *typologiques* peuvent être fixées avec une grande précision (fig. 4).

[19] Des explications furent bien entendu données. On a parlé de contacts méditerranéens avec les Cantabres à travers le détroit de l’Ebre (Utrilla & Mazo 1994), d’après les similitudes entre les industries lithiques (Fuente del Trucho, Chaves, Logintxiqui, Leginpoa, Abauntz, Coscobilo (?), Alaiz...); de contacts

**SOLUTRÉEN SUPÉRIEUR
et/ou FINAL
(ou ÉPISOLUTRÉEN)**

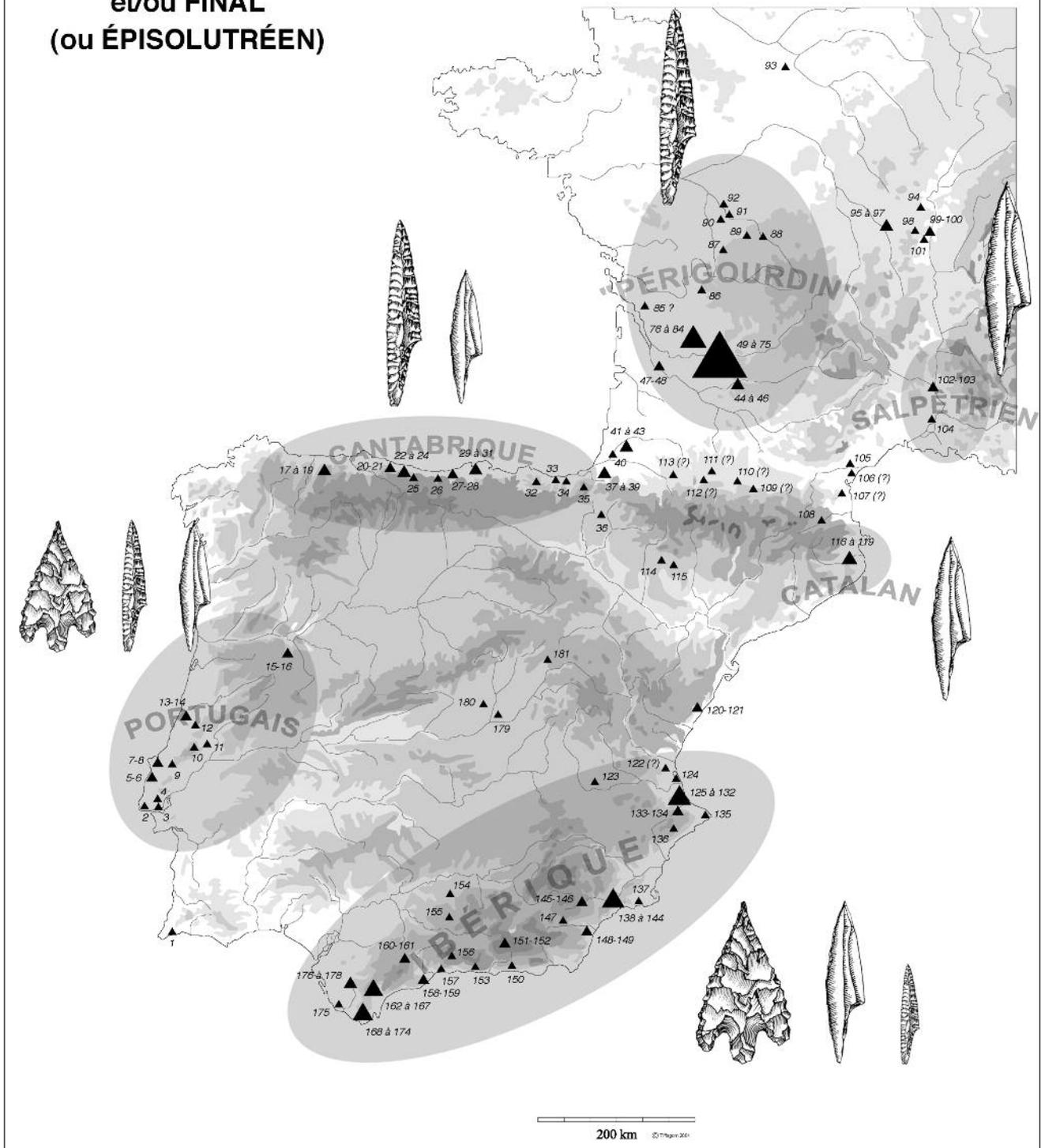


Figure 4. Carte de répartition des gisements ayant fourni au moins un niveau solutréen supérieur et/ou final (ou épisolutréen dans le cas du Languedoc). Pour chaque faciès, les dimensions des différents morphotypes indiquent leur proportion approximative (la liste des gisements se trouve à la page 22).

cantabro-portugais, d'après les convergences artistiques, des gravures en particulier: Maconzo, Cóa (Nord-Est du Portugal), Siega Verde, Domingo Garcia, Cueva de la Griega en Segovie (nord-est de la Castille). La circulation des outils au sein d'un même faciès est un thème qui fut aussi abordé en rapport avec la mobilité des groupes et la signification socio-économique de ces objets (Larick 1983).

1. Vale Boi	108. Embulla
2. Poço Velho	109. Mas-d'Azil (?)
3. Rua de Campolide	110. Roquecoubère (?)
4. Salemas	111. Lespugue (Grotte des Harpons, des Ours et des Rideaux) (?)
5-6. Lapa da Rainha et Baío	112. Gourdan (?)
7-8. Casa da Moura et Lapa do Suão	113. Coustaret (?)
9. Olival da Carneira	114. Chaves
10. Almonda	115. Fuente del Trucho
11. Caldeirão	116 à 119. L'Arbreda, Reclau-Viver, D'en Pau et Grotte des Fées
12. Buraca Grande	120-121. Pla de la Pitja et Corral Blanc
13-14. Passal et Ourão	122. Covalta (?)
15-16. Olga Grande 4 et 14	123. Palomar
17 à 19. Las Caldas, La Lluera et La Viña	124. Volcan del Faro
20-21. Cova Rosa et El Buxón	125 à 132. Parpalló, Malladetes, Barranc Blanc, Rates Penaes, Porcs, Meravelles, Badall et Llop
22 à 24. Cueto de la Mina, La Riera et Tres Calabres	133-134. Beneito et Calaveres (?)
25. Llonín	135. Cendres
26. Chufín	136. La Ratlla del Bubo
27-28. Altamira et El Pendo	137. Vermeja
29 à 31. La Pasiega, Morín et El Castillo	138 à 144. Cejo del Pantano, Mortolitos, Hernández Ros, Los Cantos, Horadada, Palomarico et Los Tollos
32. Bolinkoba	145-146. Ambrosio, Chiquita de los Treinta (?)
33. Amalda	147. Almaceta (?)
34. Aitzibitarte	148-149. Serrón et Murcielagos
35. Lezia	150. Los Ojos (?)
36. Abauntz	151-152. Malalmuerzo et Pantano de Cubillas
37 à 39. Azkonzilo, Hareguy et Isturitz	153. Nerja
40. Sausseye (ou Tercis)	154. Peña de la Grieta
41 à 43. Brassempouy, Montaut et la Brette	155. El Pirulejo
44 à 46. Cabrerets, Cavart, Reilhac et Stations de Grateloup	156. Boquete de Zafarraya
47-48. Grand-Moulin et Faureux	157. Higuéron
49 à 75. Laugerie-Haute, Maury, La Ferrassie, Oreille d'Enfer, Pageyral, Liveyre, La Grèze, Ruth, Badegoule, Puy-de-Lacan, Pech-de-la-Boissière, Combe-Capelle, Jean-Blancs, Mal-Pas, Mazerat, Les Eyzies (dont l'Abri Casserole), Laussel, Rochette, Belcayre-Bas, Combe-Laborie, Lachaud, Pré-Aubert, Le Raysse, Coumbra-Negra, Roquebecude, Combe-Saunière et La Doline	158-159. Bajandillo et Toro
76 à 84. Fourneau-du-Diable, Les Bernous, Gravechou, Roc-de-Sers, Excideuil, Gourde l'Arche, Pech-de-l'Azé, Combe-à-Rolland et Chaire à Calvin	160-161. Trinidad de Ardales et Tajo del Jorox
85. Le Rail (?)	162 à 167. Higueral de las Motillas, Pileta, VR-7, VR-15, Motillas et Bombín
86. Le Placard	168 à 174. Levante, Chorrito, Cubeta de la Paja, Tajo de las Figuras, Palomas, Gibraltar et Moro
87. La Tannerie	175. La Fontanilla
88. Fressignes	176 à 178. La Escalera (?), Llanos de Don Pedro (?) et Higueral de las Vallejas
89. Monthaud	179. Valdocarros (?)
90. La Guitière	180. El Soltillo (?)
91. Abri Fritsch (?)	181. Peña Capón (?)
92. Les Maitreaux	
93. St-Sulpice-de-Favières (?)	
94. Buxy	
95 à 97. Volgu, La Goulaine et La Motte-Saint-Jean	
98. Cluny	
99-100. Charbonnière et Verchiseuil	
101. Solutré	
102-103. Oullins et Rouvière	
104. La Salpêtrière	
105. Grottes de Bize	
106. Crouzade (?)	
107. Espasols (?)	

1.2. Le Solutrén de faciès ibérique: une entité typologique à part entière

1.2.1. Rappel historique (reconnaissance et périodisation)

Suite aux prospections de l'abbé Breuil et H. Obermaier, qui avaient permis au début du XXe siècle, rappelons-le, de recenser de nombreuses traces d'une occupation paléolithique dans le sud-est de l'Espagne (Parpalló, Ambrosio...) (Breuil 1914), le Service d'Investigation Préhistorique de Valencia entreprit de fouiller de façon systématique plusieurs grottes de cette région, en particulier celles de la Safor, près de Gandia (fig. 4).

Des trois sites fouillés les plus importants: Parpalló (1929-1931), Malladetes (1946, 1947-1949) et Barranc Blanc (1951-1954), seul le premier, de part ses "dispositions naturelles" - séquence ininterrompue sur plus de 8 m de hauteur, occupations riches d'un point de vue qualitatif et quantitatif, originalité de certaines pièces telles les PAP et PCM, une collection unique en son genre de plus de 5000 plaquettes gravées et/ou peintes - fera l'objet d'une publication monographique (Pericot 1942).

Dans cet ouvrage, l'auteur nous proposera, sur la base d'un classement typologique des industries en os et en pierre, un premier essai de périodisation du Solutrén levantin (et du Magdalénien), alors subdivisé en quatre étapes principales: un *Solutrén inférieur* à pointes à face plane, un *Solutrén moyen* à pièces bifaciales et feuilles de laurier, un *Solutrén supérieur* à feuilles de laurier, pièces bifaciales, PAP et PCM, et enfin un dernier épisode qu'il baptisera du nom de "*Solutréo-aurignacien final*" - devenu plus tard "*Solutréo-gravettien*" -, en référence à la supposée renaissance, entrevue dans la représentation exclusive du couple PCM-lamelles à dos, de la retouche abrupte, venue se substituer à la retouche rasante (fig. 5).

Cette "rémanence de la technique gravettienne du bord abattu" (Jordá 1955), "confirmée" entre temps à Malladetes et, dans une moindre mesure, au Barranc Blanc, occupera une place importante dans la synthèse de F. Jordá sur le Solutrén de la péninsule Ibérique (*ibid.*). Après avoir proposé pour la séquence solutréenne *stricto sensu* du Sud-Est un développement non plus en trois phases mais en quatre, il établira une distinction en trois faciès principaux au sein de cette industrie: un faciès cantabrique (Asturies, Cantabres et Pays basque), un faciès limité à la Catalogne, emprunt toutefois aux influences de ce dernier, et un faciès ibérique, limité quant à lui au territoire valencien et à l'Andalousie.

	PERICOT (1942)	FORTEA & JORDÁ (1976)	FULLOLA (1979)	PROPOSITION ACTUELLE Villaverde & Peña (1981) Aura (1986, 1988, 1989 et 1995) Rodrigo (1987/1988)
3.50 m	Magdalénien I	Magdalénien inférieur	Phase magdalénisante	Solutréo-gravettien III (ou final)
4.00 m	"Solutréo-aurignacien final"	Solutrén évolué III		Solutrén évolué III (ou Solutréo-gravettien II)
4.50 m		Solutrén évolué II	Solutréo-gravettien	Solutrén évolué II (ou Solutréo-gravettien I)
1.75 m	Solutrén supérieur	Solutrén évolué I	Solutrén supérieur	Solutrén évolué I (ou Solutrén supérieur)
5.25 m	Solutrén moyen supérieur	Solutrén plein	Solutrén moyen supérieur	Solutrén moyen supérieur
5.75 m	Solutrén moyen inférieur		Solutrén moyen initial	Solutrén moyen ancien
6.25 m				
6.75 m	Solutrén inférieur	Solutrén initial	Phase solutréanisante	Solutrén inférieur
7.25 m				

Figure 5. Tableau synoptique de la périodisation du Solutrén de faciès ibérique.

L'existence de ce dernier, aussi bien pour L. Pericot que pour F. Jordá, ne faisait donc plus l'ombre d'un doute, d'ailleurs dénommé "Parpallense" et "Solutrense levantino final" dès les années 30 par l'abbé Breuil et E. Jimenez respectivement [20]. En revanche, elle l'était beaucoup moins pour des gens comme G. Laplace et D. de Sonnevile-Bordes: le premier préférera parler d'un "Gravettien faiblement solutréanisé" [21]; la seconde limitera, nous l'avons déjà évoqué dans un chapitre précédent, l'extension du Solutrén à la Catalogne (malgré sa prise en considération tardive des PAP comme fossiles directeurs de ce faciès, elle continuera d'émettre des réserves jusqu'en 1973, tout comme F. Bordes d'ailleurs [22]).

Si ces critiques ne déclenchèrent jamais de véritable polémique, elles eurent tout de même certains effets auprès des principaux intéressés. Quelque temps plus tard, en effet, dans sa monographie sur l'Épipaléolithique méditerranéen, F. Fortea allait questionner l'existence d'un Magdalénien inférieur-initial (le Magdalénien I de L. Pericot) au Parpalló, et ouvrir ainsi la voie à une série de travaux destinés à éclaircir en priorité le problème de la position chrono-stratigraphique du Solutréo-gravettien, ainsi que sa périodisation et sa relation avec le Magdalénien (Fortea 1973). Un Magdalénien, selon lui, qui aurait été oblitéré par les derniers soubresauts solutréo-gravettiens, et qui expliquait par conséquent le développement spontané de l'industrie osseuse, en particulier des sagaies type "Le Placard", si caractéristiques du Solutréo-gra-

[20] "Printemps 1932, l'abbé Breuil proposa le nom de Solutrén levantin final au lieu du terme introduit par nous-mêmes de Solutréo-aurignacien final" (Pericot 1942:41 note 1).

[21] Ces conclusions ne se fondaient en réalité sur aucune observation de matériels autres que ceux du Barranc Blanc, et à partir de deux niveaux uniquement (Villaverde 1979), seul site, de surcroît, à présenter des niveaux "faiblement solutréanisés" (Fullola 1979).

[22] "Le développement particulier sur la côte ibérique, entre Valence et l'Andalousie, d'industries à pièces foliacées bifaces et pointes à cran, pose des problèmes [...] que les travaux d'E. Ripoll Perello à la Cueva Ambrosio [...] permettront peut-être de résoudre" (Sonneville-Bordes 1973:16). F. Bordes à propos du Salpétrien: "industrie spéciale n'ayant d'autres rapports avec le Solutrén que de lui succéder [...]. Nous retrouvons le même problème en Espagne méridionale" (1992 [1984]:270).

vettien et découvertes tout récemment à Malladetes dans un contexte identique mais où n'apparaissait malheureusement aucun Magdalénien (fouilles 1973-1976) (Fortea & Jordá 1976) [23]. L'avenir lui donnera d'ailleurs raison. Vers la fin des années 70, J. Fortea, lui-même, F. Jordá et J. Ma Fullola finiront par bouleverser la séquence de L. Pericot encore en usage à cette époque (Fortea & Jordá 1976; Fullola 1975, 1978, 1979) [24]. Les deux premiers en englobant le Solutrén supérieur dans un Solutrén évolué, alors divisé en trois phases, tandis que sont conservés, tels quels, avec toutefois des noms différents, le Solutrén initial (ex-inférieur) et plein (ex-moyen); le troisième en transférant d'abord la trame supérieure du Solutrén moyen-plein au sein d'un Solutréo-gravettien, qui gagnait par conséquent en stratigraphie, et en substituant ensuite aux niveaux du Magdalénien I et II de L. Pericot une phase "magdalénisante" (fig. 5).

Ce faisant, les auteurs accordèrent définitivement à la PAP et la PCM le rôle de fossiles directeurs du Solutrén de faciès ibérique. Son processus de dissolution dépendant désormais de la propre dynamique suivie par ces morphotypes lithiques tout au long de la séquence du Parpalló (entre autres et surtout) [25]. Mais tout en rappelant que la longue crise solutréo-gravettienne au Parpalló avait, d'une certaine façon, contraint les Magdaléniens à s'implanter sous une phase déjà bien avancée, J. Ma Fullola n'écartait toujours pas l'idée d'une possible contamination, alternative donc à une pénétration du monde solutréo-gravettien dans le Tardiglaciaire: les différences entre les profils typologiques des niveaux 2,5-3,5 m et 3,5-4 m abondaient dans ce sens.

Souscrivant à ces propositions, V. Villaverde et J.L. Peña renforceront par la suite les présomptions sur un saut qualitatif brutal enregistré par les PCM, qu'ils interpréteront comme un lent "processus de désolutréanisation", amorcé, semble-t-il, dès le Solutrén supérieur, et qui justifiait par conséquent une subdivision du Solutréo-gravettien en deux sous-ensembles ou, si on préfère, en trois phases du Solutrén évolué (Villaverde & Peña 1981) (fig. 5). Séquence qui, dans sa disposition générale, ne subira que de très légères améliorations; seule la présence d'une cinquantaine d'exemplaires de PCM, en tout point identiques à celles du Solutrén évolué III, dans la trame anciennement affiliée par L. Pericot au Magdalénien I, restait à élucider.

E. Aura et M. J. Rodrigo feront définitivement de cette trame, ainsi que de celle qui lui est directement sus-jacente (3,50-3,75 m), des témoignages du Solutrén évolué (Aura 1986, 1988, 1989, 1995; Rodrigo 1987-88), avant que le tout ne soit finalement repris dans plusieurs essais de synthèse (Ripoll & Cacho 1990; Villaverde & Fullola 1990; Villaverde 1994a; Villaverde & Aura 1995), enrichis des nouvelles informations

obtenues à la Cueva de Ambrosio (Ripoll *et alii* 1988), point de comparaison qui vint corroborer en effet le schéma évolutif décrit au Parpalló, à la Ratlla del Bubo et au Beneito (Iturbe *et alii* 1993).

1.2.2. Répartition géographique et séquence stratigraphique régionale

Jusqu'à une date encore toute récente, nous ne connaissons avec assurance que quelques manifestations du Solutrén de faciès ibérique, dispersées d'ailleurs de façon très étirée sur une bonne partie de la façade méditerranéenne. D'un côté, des sites de référence: Parpalló, Barranc Blanc (Pericot 1942) et Malladetes (Fortea & Jordá 1976) dans la région de Gandia; le Cejo del Pantano et Palomarico dans la région de Murcia (Cacho 1980); la Cueva de Ambrosio (Ripoll Perello 1960-61, 1962; Ripoll López *et alii* 1988, 1993) et los Morceguillos (Cacho 1980) à Almería; ou encore le Pantano de Cubillas à Grenade (Toro & Ramos 1985). De l'autre, des ensembles plus ou moins réduits sans contexte stratigraphique mais où l'on avait signalé la présence de PAP et/ou de PCM: Rates Penaes, Llop, Meravelles, Porcs, Capurri (Pericot 1942) dans la région de Gandia; Los Tollos, Horadada, Cantos de la Visera, Los Mortolitos, Cueva de Hernández Ros dans la région de Murcia (Pericot 1949); la Cueva del Serrón à Almería (Pericot 1942); ou encore la Cueva del Higuerón et du Tajo del Jorox à Malaga (respectivement: López & Cacho 1979; Marqués & Ruiz 1976).

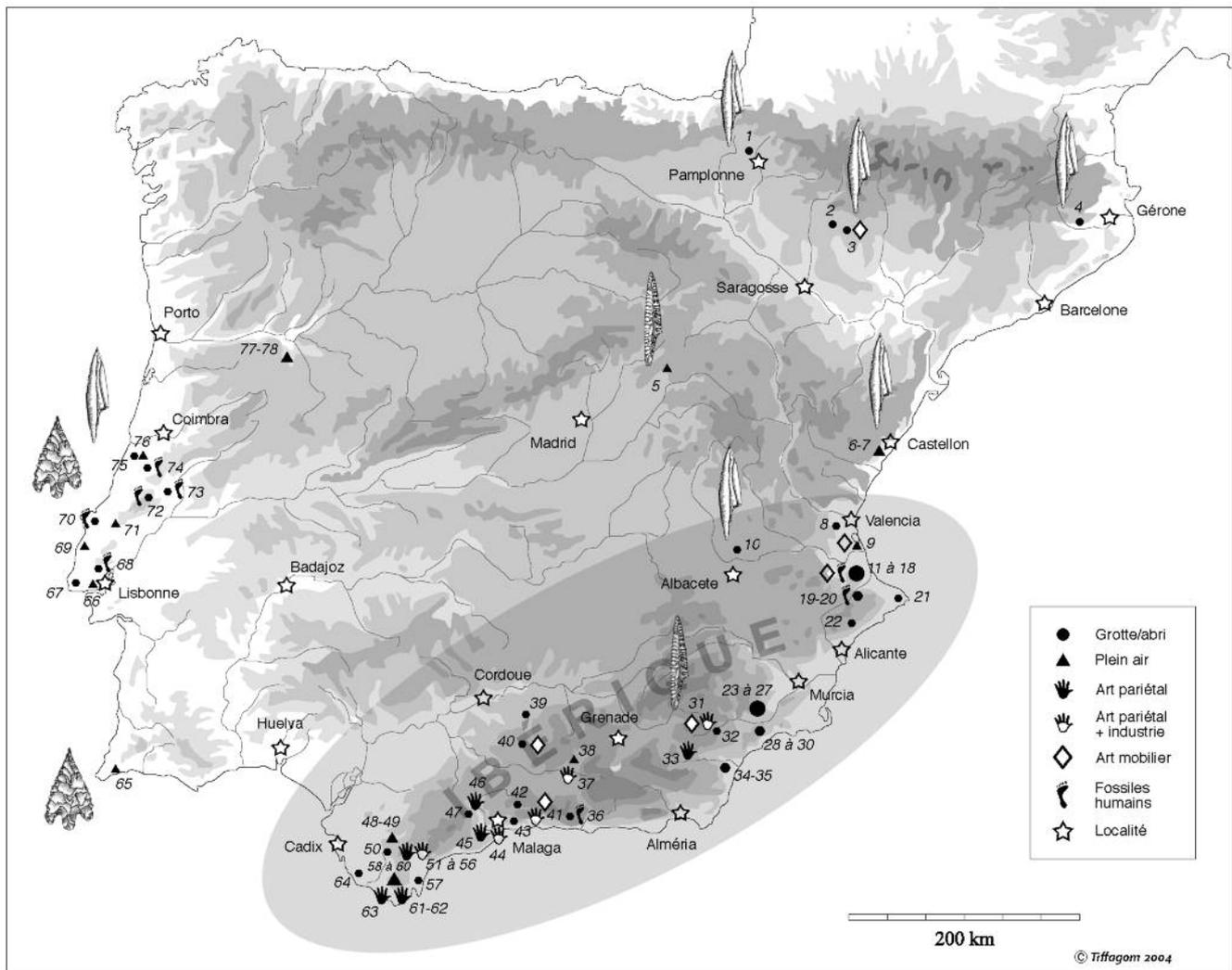
Les limites géographiques de cette entité, celles qui, finalement, permettent de donner au Solutrén de faciès ibérique son véritable sens, c'est-à-dire générique, n'ont été fixées que tout récemment, grâce aux nombreuses découvertes qui se sont succédées ces vingt dernières années en Andalousie. Tant et si bien qu'il est désormais possible, grâce à la présence de pièces aussi bien définies dans leurs caractéristiques extrinsèques que sont les PAP et les PCM, mais aussi grâce aux conventions stylistiques de l'art Solutrén (Villaverde 1994b), de tracer une ligne de répartition des gisements, en grotte principalement, depuis Valencia jusqu'aux confins de l'Andalousie. Une distribution qui se superpose d'ailleurs parfaitement à la ligne de côte méditerranéenne (fig. 6).

Les principales ramifications sont attestées soit dans les régions les plus limitrophes, comme Alicante (Beneito: Iturbe *et alii* 1993; Ratlla del Bubo: Soler *et alii* 1990), soit dans les régions les plus méridionales de la Péninsule, comme Malaga (Nerja: Jordá *et alii* 1986; Pantano de Cubillas: Toro & Ramos 1985; Bajandillo: Marqués & Ferrer 1991; Cortés & Simon 1997) et Cadix (La Fontanilla I: Ramos *et alii* 1995). Pour les autres ensembles, l'absence de contexte stratigraphique fait particulièrement défaut, rendant par conséquent

[23] Ce que L. Pericot avait déjà indirectement pressenti en son temps quand il fit allusion à un possible mélange avec les niveaux sous-jacents (association PCM-sagaie monobiseautée à décors en chevrons).

[24] À en juger par les trop rares raquettes et la tendance au microlithisme entre 4,00 m et 2,50 m de profondeur.

[25] J. Ma Fullola faisant même renaître de ses cendres le terme "Parpallense", venu remplacer celui au combien plus ambigu de "Solutréo-gravettien", d'après ses comparaisons avec les industries salpêtriennes et épigravettiennes.



- | | | | |
|---|--|---|----------------------------|
| 1. Abauntz | 23 à 27. Cejo del Pantano, Mortolitos, Hernández Ros, Los Cantos, Horadada | 42. Boquete de Zafarraya | 63. Moro |
| 2. Chaves | 28 à 30. El Palomarico, Los Tollos, Vermeja | 43. Higerón | 64. La Fontanilla |
| 3. Fuente del Trucho | 31. Ambrosio | 44. Bajandillo | 65. Vale Boi |
| 4. L'Arbreda | 32. Chiquita de los Treinta | 45. Toro | 66. Rua de Campolide |
| 5. Peña Capón | 33. Almaceta (?) | 46. Trinidad de Ardales | 67. Poço Velho |
| 6-7. Pla de la Pitja, Corral Blanc (?) | 34-35. Serrón, Murcielagos | 47. Tajo del Jorox | 68. Salemas |
| 8. Covaita (?) | 36. Los Ojos (?) | 48-49. La Escalera (?), Llanos (?) | 69. Baio |
| 9. Volcán del Faro | 37. Malalmuerzo | 50. Higueral de las Vallejas | 70. Casa da Moura |
| 10. Palomar | 38. Pantano de Cubillas | 51 à 56. Higueral de las Motillas, La Pileta, VR-7, VR-15, Motillas, Bombín | 71. Olival da Carneira |
| 11 à 18. Parpalló, Malladetes, Barranc Blanc, Porcs, Meravelles, Rates Penaes, Llop, Badall | 39. Peña de la Grieta | 57. Cuevas de Gibraltar | 72. Almonda |
| 19-20. Beneito, Calaveres (?) | 40. El Pirulejo | 58 à 60. Levante, Chorrito (?), Cubeta de la Paja | 73. Caldeirao |
| 21. Cendres | 41. Neña | 61-62. Tajo de las Figuras, Palomas | 74. Buraca Grande |
| 22. Ratlla del Bubo | | | 75. Ourao |
| | | | 76. Passal |
| | | | 77-78. Olga Grande 4 et 14 |

Figure 6. Répartition géographique des gisements attribués au Solutréen de faciès ibérique (5-62) ou ayant fourni un ou plusieurs de ses morphotypes caractéristiques (1-4: PCM; 63-68: PCM et PAP).

plus ardue leur attribution; en témoigne d'ailleurs les divergences de points de vue et d'interprétation dans les principales synthèses qui ont traité cette question (Sanchidrián 1992, 1994; Fullola 1992; Ramos 1994; Villaverde 1994b; Ramos *et alii* 1995-96; Cortés *et alii* 1996, entre autres).

Si l'association PAP-PCM ou la seule présence d'une PCM permet de conclure sans trop de risque sur une occupation de ce type, et ce quelle que soit la phase (le Pla de la Pitja et Corral Blanc à Castellon (Casabo & Rovira 1987-88) [26]; Cuevas del Levante, Cubeta de la Paja, Chorruto et Higueral de Vallejas 3A à Cadix), la simple présence d'une ou plusieurs PAP invite par contre à la prudence (Peña de la Grieta, El Pirulejo 4d, Chiquita de los Treinta, Los Ojos, Higueral de Vallejas 3B, Higueral de las Motillas, La Escalera, Llanos de Don Pedro). Ces pièces sont déjà présentes dans le Solutréen moyen du Parpalló (à moins d'une contamination) et peuvent être confondues, même par un œil expert, avec les pointes de flèche néolithiques; sans compter qu'il s'agit pour la plupart de registres très réduits, issus de ramassages de surface et non étudiés.

Chronologie claire ou douteuse, tout cela ne suffit pas à faire oublier le "processus de régionalisation industriel (et artistique)" tel qu'il a été décrit encore récemment par V. Villaverde (1994b). Du nord au sud, la liste des gisements attribués au Solutréen évolué, c'est-à-dire au Solutréen de faciès ibérique, d'une façon générale, est longue. Celle présentée dans la figure 6, qui ne tient pas compte des trouvailles isolées, permet de juger de l'envergure du phénomène.

Cela étant, gardons présent à l'esprit que si le Solutréen évolué de faciès ibérique demeure d'abord et avant tout documenté dans le domaine méditerranéen en deçà de l'Ebre, ses manifestations atteignent des contrées beaucoup plus lointaines. Situés au carrefour de deux influences, à la fois méditerranéenne et franco-cantabrique, les gisements proprement septentrionaux comme l'Arbreda (Soler & Maroto 1987), Chaves, la Fuente del Trucho et Abantz (Utrilla & Mazo 1992, 1996), ou encore portugais comme Caldeirão et Salemas (Zilhão 1991, 1995), constituent quant à eux des exemples à part. D'un point de vue géographique et écologique, les territoires catalan et navarrais s'apparentent beaucoup plus à l'aire cantabro-pyrénéenne qu'aux régions situées au sud de l'Ebre; d'un point de vue technologique, le phénomène est encore plus éloquent pour des industries très personnalisées; problème qui peut être posé dans les mêmes termes pour les ensembles portugais, d'autant plus qu'il s'agit de la

façade atlantique [27], ou encore pour les quatre gisements de la Meseta: Peña Capón, El Soltillo, Valdo-carros (Baena & Carrión 2002) et El Palomar (Alcolea *et alii* 1997).

Signalons, pour terminer, que le vide géographique propre à la région de Castellon peut être attribué aussi bien à une lacune archéologique qu'à un manque de prospections systématiques dans cette zone. Bien qu'il reste beaucoup à faire aussi dans ce domaine dans la région de Valencia et d'Alicante, de telles prospections ont déjà permis de recenser la présence de nombreux autres gisements, semble-t-il solutréo-gravettiens, dans le secteur de la Safor (la Cova del Badall notamment) (V. Villaverde, *comm. orale*).

Et parce que les études sur l'art mobilier et l'art pariétal, aussi bien régionales (Fortea *et alii* 1983; Fortea 1978, 1985; Villaverde & Fullola 1990; Villaverde 1994c; Sanchidrián 1994), extra-régionales qu'internationales (Villaverde 1988, 1994c, 1995), auront permis de valider la séquence industrielle, il est désormais possible, à travers la présence des PAP, des PCM et des conventions stylistiques de l'art méditerranéen dans les sites andalous, d'évoquer la présence d'un véritable phénomène de régionalisation industriel et artistique du Solutréen évolué, dénommé pour la circonstance "Solutréen de faciès ibérique".

1.2.3. Position chrono-stratigraphique

1.2.3.1. Chronologie relative (données sédimentologiques, anthracologiques et palynologiques)

Les Solutréens de faciès ibérique, au contraire de leurs homologues des moyennes latitudes qui en furent les témoins privilégiés (France, Cantabres, Catalogne...), vivèrent en marge des conditions rigoureuses instaurées par le dernier front glacier du deuxième Pléniglaciaire würmien [28]. En dessous du 40e parallèle, qui coupe en son milieu la Péninsule en deux, seules les montagnes bétiques de l'Espagne du Sud offraient un environnement un peu plus hostile à cette époque. Ce qui explique la rareté des pulsations enregistrées jusqu'ici, obtenues surtout à partir des analyses sédimentologiques, et, par conséquent, l'absence d'un modèle régional de référence: comme l'ont signalé encore récemment V. Villaverde et E. Aura (1995), la séquence stratigraphique du Solutréen de faciès ibérique doit être interprétée plus en termes de chronologie que de paléoclimatologie.

Si les analyses à la Ratlla del Bubo et au Beneito permirent de mieux préciser la chronologie et le cadre chrono-climatique

[26] Il s'agit de la première grande synthèse sur le Paléolithique supérieur et l'Épipaléolithique microlaminaire de la région de Castellon, critiquée toutefois par F. Gusi (1990), invoquant notamment des problèmes de contamination et de profils typologiques mal définis. Cet article n'est d'ailleurs jamais mentionné dans les bibliographies récentes.

[27] Pour V. Villaverde, les sites du nord de l'Ebre ne peuvent être inclus dans le faciès ibérique puisque les PAP y sont absentes (Villaverde *et alii* 1998:40). Qui plus est, une étude typométrique récente des PCM de ces gisements a montré que ces pièces présentaient de plus grandes affinités avec celles du Salpétrien que du sud-est de l'Espagne (Utrilla & Mazo 1994).

[28] Récemment encore, E. Badal notait que "la moyenne annuelle des températures [dans la région d'Alicante] devait être inférieure de 4°C à la moyenne actuelle. En comparaison avec les autres régions péninsulaires, il n'y a guère de différence avec l'Andalousie par exemple, alors qu'il en existe une, de l'ordre de 5°C en moyenne annuelle, avec le Centre et le Nord péninsulaires, soumis à un climat plus rigoureux qu'en Pays valencien" (1995:218).

de ce technocomplexe (Badal 1995; Dupré 1995; Fumanal 1995), la Cueva de Les Malladetes demeure toujours, depuis les travaux de P. Fumanal entrepris dans ce site au début des années 80 (Fortea *et alii* 1983; Fumanal & Dupré 1983; Fumanal 1986; Dupré 1988), l'unique et grande référence. L'épisode décrit par ses auteurs se caractérise par un cycle d'oscillations tempérées et froides, mieux connu sous le terme d'*Interphase Malladetes D*, couvrant une période comprise entre 20000 et 16300 BP, dernière manifestation de l'interstade würmien (fig. 7). (Ces résultats appellent toutefois un commentaire. L'existence des différents interstades identifiés jusqu'ici pour la période occupée, *grosso modo*, par le Paléolithique supérieur (Cottés, Tursac, Laugerie, Lascaux, Angles-sur-l'Anglin et Pré-Bölling) a été mise en doute par certains auteurs, en particulier Ma-F. Sanchez Goñi, qui invoque des problèmes dans le choix à la base des marqueurs palynologiques (1999), et qui expliquerait la contradiction maintes fois signalée "entre les résultats issus des diagrammes des grottes et ceux des longues séquences paléo-climatiques marines, glaciaires et continentales" (*ibid*:241). Une sorte de confiance aveugle qui aurait conduit à une lecture et, surtout, à des interprétations erronées des diagrammes polliniques de la grande majorité des gisements méditerranéens: Les Malladetes (Dupré 1988), l'Arbreda (Burjachs & Renault-Miskovsky 1992), Paglicci (Satta & Renault-Miskovsky 1985), etc. Par conséquent, les informations reproduites ci-après ne sont données, pourrait-on dire, qu'à titre indicatif).

Par rapport aux conditions rigoureuses qui précèdent, à partir de 20000 BP semble s'installer un climat de type tempéré-humide, coïncidant avec le premier interstade de Laugerie (Malladetes V-Est). Cette amélioration climatique se perçoit très bien dans l'augmentation caractéristique des pollens arboréens et des graminées dans les niveaux IV et V, correspondant au passage Würm III-Würm IV, et englobant par ailleurs les niveaux III et IV (Dupré 1988, 1995).

La période qui lui succède, occupée par le Solutrén supérieur, se verrait quant à elle caractérisée par le retour d'un froid accompagné d'une certaine aridité (inter Laugerie-Lascaux ou Dryas I), mis en évidence dans le niveau III, voire II, de Beneito (Fumanal & Carrión 1992; Fumanal 1995) et IV-Est de Malladetes (Fumanal 1986) - ce dernier étant marqué par un hiatus d'occupation (Fortea & Jordá 1976) (fig. 8). Les interprétations chronologiques de la Cueva de Nerja se basent d'ailleurs sur ces résultats, ainsi que sur ceux des séquences cantabriques (Jordá Pardo 1986); les niveaux attribués au Solutrén supérieur (8 k-l, i et c) correspondent à cette phase de Malladetes où ont été reconnues les mêmes conditions froides, plus tempérées et humides toutefois, semble-t-il, à Nerja, niveaux surmontés, une nouvelle fois, d'une rupture stratigraphique oblitérant les dernières manifestations solutréennes (contact discordant entre les niveaux 8 et le niveau 7: Jordá Pardo *et alii* 1991) (fig. 8). Ces conditions froides et arides ont aussi été détectées à la Ratlla del Bubo, dans les niveaux II et IV (phase RB1) - coïncidant peut-être avec le hiatus niveau IV-est de Malladetes -, d'après les ana-

	ZONE I (coupe ouest)	ZONE II (coupe est)
DRYAS III	Malladetes VI (10370 BP) Erosion / Hiatus	
DRYAS Ib	Malladetes VII	Malladetes II
LASCAUX	Malladetes VIII	Malladetes III (16300 BP)
DRYAS Ia	Malladetes IX	Malladetes IV
LAUGERIE	Malladetes X	Malladetes V (20140 BP)

Figure 7. "Interphase Malladetes D et sa corrélation avec la chronozonation de la séquence pollinique (d'après Fumanal 1986)" (Aura 1995:144, fig. VII.1).

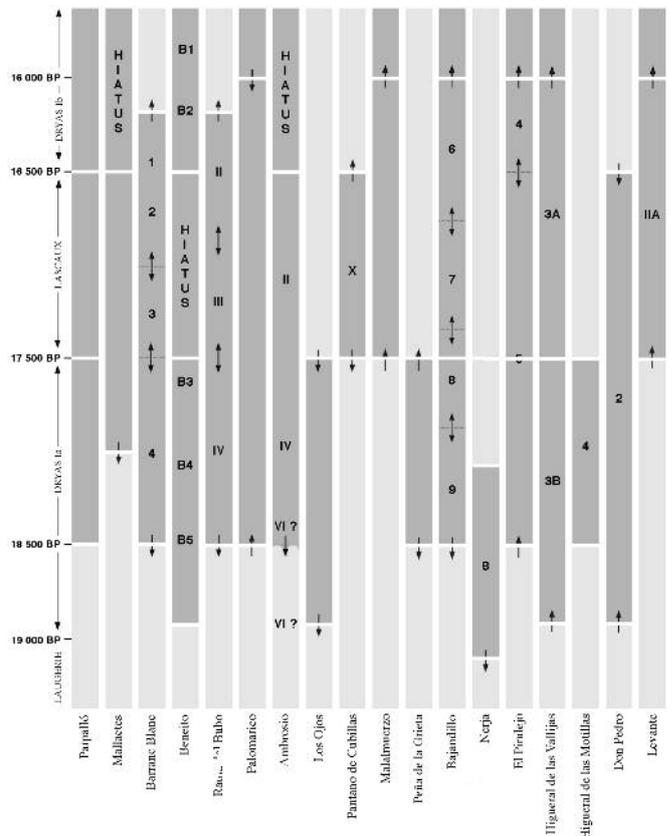


Figure 8. Position chrono-stratigraphique approximative des principaux niveaux attribués au Solutrén de faciès ibérique et leur corrélation avec la séquence du Parpalló.

lyses anthracologiques effectuées par E. Badal (1990, 1995), ainsi que dans le niveau II, où ont été détectées une très forte représentation des espèces steppiques (*Artemisia*, *Ephedra*, *Asteráceas* et *Quenopodiáceas*) et l'absence de pollens arboréens (Dupré 1995) (fig. 8).

Les dernières phases du Solutrén évolué (II-III) coïncident, semble-t-il, avec l'arrivée d'un nouveau réchauffement de type doux-humide, qui pourrait être corrélé avec l'interstade de Lascaux, amélioration entrevue dans les niveaux III et II-Est de Malladetes (Fumanal 1986) et I (phase RB 2) du Beneito (Badal 1990, 1995) (fig. 8). Une dernière pulsation

Gisement	Datation	B I	Réf. labo.	Période	Méthode	Réf. bibliographique
Beneito II	16 560	± 480	Ly-3.596	SE II/III	¹⁴ C (os)	Iturbe & Cortell, 1987
Parpalló 4,25-4 m	17 900	± 340	Birm-521	SE III	¹⁴ C (os)	Bofinger & Davidson, 1977
Malladetes-Est III	16 300	± 1 500	Kn-I-918	SE II	¹⁴ C	Fortea & Jordá, 1976
Ambrosio II	16 500	± 280	Gif-7276	SE I ?	¹⁴ C	Ripoll López, 1988
Ratlla del Bubo II	17 360	± 180	Ly-5219	SE II	¹⁴ C	Soler <i>et alii</i> , 1990
Nerja-Vestibule 8i	15 990	± 260	Ubar-157	SE I	¹⁴ C	Jordá <i>et alii</i> , 1991
Ambrosio IV	16 620	± 280	Gif-7275	SE I ?	¹⁴ C	Ripoll López, 1988
Nerja-Vestibule 8c	17 940	± 200	Ubar-98	SE I	¹⁴ C	Jordá <i>et alii</i> , 1991
Parpalló 4,75-5 m	18 080	± 800	Birm-861	SE I	¹⁴ C (os)	Davidson, 1974
Nerja-Vestibule 8k+1	18 420	± 530	Ubar-158	SE I	¹⁴ C	Jordá <i>et alii</i> , 1991
Ambrosio VI	17 990	?	Gif-7277	SE I ?	¹⁴ C	Ripoll López, 1988
Malladetes-Est Va	20 140	± 460	KnI-919	SM	¹⁴ C	Bofinger & Davidson, 1977
Parpalló 7,25-6,25 m	20 170	± 380	Birm-520	SI	¹⁴ C (os)	Bofinger & Davidson, 1977
Parpalló 7,25-6,25 m	20 490	± 900	BM-859	SI	¹⁴ C (os)	Davidson, 1974
Malladetes-Est-IV	21 710	± 650	KnI-920	SI	¹⁴ C	Bofinger & Davidson, 1977

Tableau 1. Datations absolues du Solutréen du sud de l'Espagne (SI: Solutréen inférieur; SM: Solutréen moyen; SE: Solutréen évolué).

froide et sèche venant conclure la séquence du Pleistocène supérieur/début Holocène (niveau II de Beneito), marquée de nouveau à Malladetes par un hiatus entre les niveaux VII-Ouest zone I (daté de 16300 BP) et VI (daté de 10370 BP), oblitérant par conséquent une partie du Solutréen évolué III, ainsi que l'ensemble de la séquence magdalénienne (Fumanal & Carrión 1992; Fumanal 1995). Le cas n'est d'ailleurs pas isolé puisque de nombreux hiatus, dus à des éboulis venus recouvrir les derniers moments (Ambrosio, L'Arbreda), à une érosion (Nerja, Porcs et Calaveres) ou encore à une absence toute simple (Malladetes, Beneito), sont venus oblitérer le passage Solutréen/Magdalénien dans la région (Fumanal 1986; Jordá Pardo 1986, 1992; Dupré & Fumanal 1995) (fig. 8), mais il est encore trop tôt pour déterminer leur absolue contemporanéité (Villaverde & Aura 1995).

1.2.3.2. Chronologie absolue

D'une façon générale, la liste actuelle des datations radiométriques permet de proposer une chronologie absolue parfaitement adaptée à la chronologie relative (tabl. 1). Les seules véritables incohérences proviennent des trois datations de Nerja (Salle du Vestibule) qui, bien qu'elles permettent de valider la position du Solutréen supérieur dans l'interphase D-Malladetes, sont néanmoins supposées appartenir à ce seul et même épisode, s'échelonnant sur près de 3000 ans [29]. À noter, aussi, le décalage chronologique entre le Solutréen évo-

lué I d'Ambrosio et du Parpalló, datés respectivement des XVIIe et XVIIIe millénaires.

Si la limite inférieure (18080±800 BP), entrevue au Parpalló, ne peut être fixée, la limite supérieure est par contre plus sûre, confirmée tout récemment par les nouvelles datations obtenues au Beneito II (16560 BP), à Ambrosio II (16500 BP) et, dans une moindre mesure, à la Ratlla del Bubo (17360 BP) [30]; cette dernière ne venant pas contredire l'idée d'une pénétration du Solutréen dans le Tardiglaciaire (la bande d'indétermination, trop élevée, rendait cette hypothèse incertaine à Malladetes: 16300±1500 BP) [31].

* * *

Bien qu'il faille regretter l'absence de colonnes témoins, les datations absolues et/ou relatives, ainsi que les relations entre stratigraphies, permettent de définir, dans leurs grandes lignes, les cadres chrono-climatique et chrono-stratigraphique du Solutréen évolué, lui attribuant, comme on l'a vu, des limites inférieure et supérieure à 19000 et 16000 BP *grosso modo* (fin Würm III-début Würm IV) [32]; les 18080±750 BP obtenus au Parpalló, sans tenir compte de la bande d'indétermination, pouvant correspondre à la transition Solutréen évolué I-II (Villaverde & Aura 1995).

Hormis Ambrosio et Nerja, la zone P3f du Palud (Grenade) constitue à ce jour l'unique point de référence pour les ensem-

[29] Le niveau 8 de la Sala de la Mina, dépourvu d'occupation solutréenne, pourrait coïncider avec un Solutréen évolué absent dans le Vestibule, daté de 16520±540 BP (Pellicer & Acosta 1986, cité par Cortés *et alii* 1996:62).

[30] La couche inférieure-locus 1 du Cabeço de Porto Marinho a fourni à ce jour la datation la plus ancienne du Magdalénien portugais. Elle s'ajuste parfaitement sur celle obtenue en Méditerranée: 16340±420 BP (Zilhão 1994).

[31] La première datation fit l'objet d'une réinterprétation quelques années plus tard (Ripoll & Cacho 1990: note 4), ce qui explique que la bande d'indétermination ne soit pas indiquée ici.

[32] Les 16000 BP sont fixés artificiellement en raison de la bande d'indétermination trop élevée du niveau III de Malladetes et de la datation absolue la plus ancienne attribuée actuellement au Magdalénien supérieur méditerranéen du Tossal IV, associée d'ailleurs, elle aussi, à une très large bande d'indétermination: 16500±1750 BP.

bles andalous, coïncidant avec le Solutréen évolué, bien qu'elle n'ait fourni aucune trace d'occupation. Les analyses polliniques, sédimentologiques et trois datations 14C ont confirmé sa position dans le dernier épisode tempéré de l'interphase D de Malladetes: la limite supérieure, datée de 18300±300 BP, correspondrait au Dryas Ia-début Lascaux, marquée par un retrait des espèces type *Artemisia* et une augmentation des pinacées, suivie d'une datation à 19100±160 BP (pollens arboréens > à 50%); la séquence se terminant avec le début Laugerie, daté de 19800±220 BP, représentée par de nombreux *Artemisia* et de rares *Quercus* (Pons & Reille 1988, cités par Cortés *et alii* 1996). Les grottes du Higueral (Giles *et alii* 1992) et de Doña Trinidad (Ramos *et alii* 1999) devraient prochainement constituer de sérieux points de référence et de comparaison.

2. Problématique

La situation quelque peu désespérée (mais pas désespérante !) dans laquelle se trouve le préhistorien, et plus précisément ici le paléolithicien, est connue de tous. Tandis que l'historien est submergé par les récits, écrits ou oraux, le préhistorien est livré pour ainsi dire à lui-même, n'ayant les vestiges matériels comme unique "testament" (cf. "le tonneau sans fond des Danaïdes..."; Pigeot 1991). En effet, si l'objet technique relève du domaine du concret, du palpable, l'Homme, quant à lui, ce à quoi il aspire le plus au fond, relève du domaine de l'abstrait, du chimérique même pourrait-on dire. Ces préhistoriques sont partout et nulle part à la fois; il ne peut ni les toucher ni les décrire. Il essaye bien pour son propre équilibre intellectuel et psychique d'en "capturer" une image, en vain: le plus souvent se dérobent-ils aux mailles des filets qui lui sont tendus.

Pour remédier à cette situation, la typologie s'était donc proposée au début du XXe siècle d'aplanir en quelque sorte les difficultés, en déblayant le terrain et en balisant les espaces dans lesquels les préhistoriens étaient censés devoir s'introduire. Comme le soulignèrent deux d'entre eux, l'ambition première n'était autre que de "limiter des zones géographiques" (A. Leroi-Gourhan 1992 [1943]), ou encore de "commencer par faire des séquences d'industries localisées, dans des "provinces préhistoriques" comme il y a eu des provinces paléontologiques" (F. Bordes 1950:245). Or, de telles recommandations ne sont bien sûr pas restées lettre morte, et sans aucun doute le Solutréen de faciès ibérique en est-il l'illustration la plus parfaite: la représentation à la fois qualitative et quantitative des PAP et des PCM sur une grande partie de la façade méditerranéenne, nous l'avons vu, constitue le critère majeur qu'utilisent les théories les plus récentes pour évoquer la présence d'un double processus: de régionalisation des industries, validant de fait le terme ibérique pour désigner ce faciès régional, et de "désolutréanisation", pour expliquer l'amenuisement progressif de ses caractères.

Les approches typologiques successives ayant contribué à lui donner sa raison d'être, entendue dès lors comme une véritable "Appellation d'Origine Contrôlée", chercher à restreindre ou élargir l'acception de cette expression de faciès ibérique n'offrirait aucun intérêt; elle ne ferait que dériver sur des ergotages sans fin et créer des problèmes là où il n'y en pas. Ce qui, en revanche, pourrait l'être bien plus, serait de questionner cette pertinence afin de passer du récit "allégorique" au récit "pragmatique", de l'identité typologique à l'identité culturelle: *Que recouvre en réalité ce concept "unificateur" ? S'agit-il, aussi bien dans l'espace (processus de régionalisation) que dans le temps (processus de désolutréanisation), d'une même entité géographique et/ou culturelle, au même substrat technique, économique, social ?*

Ainsi défini, l'objectif relevait bien entendu de la plus extrême ambition. Vu le laps de temps imparti à la réalisation de ce travail, nous nous contenterons donc d'apporter ici des premiers éléments de réponse, de tendre vers..., et non pas d'"atteindre une étoile" que nous savons de toute façon hors de notre portée par le seul biais de la technologie lithique.

Remarquons tout d'abord que la Cova del Parpalló, gisement auquel nous avons attribué, selon les critères proposés par A. Beeching *et alii* (1983) [33], le statut de site clé, présente *a priori* de sérieux problèmes d'"intégrité" stratigraphique dus à la technique employée lors de la fouille. Or, ces dits problèmes, pour être correctement évalués, parce qu'ils conditionnent la validité des résultats de l'étude, obligent à un (très) long travail d'analyse (voir § II.2.2.1.).

Sur un tout autre plan cette fois-ci, et sans doute le lecteur s'en est-il déjà rendu compte, la conception graphique occupe une place de choix dans cette étude. Peut-être même paraîtra-t-elle excessive. Toutefois, ce serait oublier que les approches technologiques sont encore assez rares en Espagne, plus encore sur le Solutréen, puisque les seules qui aient été entreprises sur cette période ne concernent que des gisements français (Aubry 1991; Chadelle *et alii* 1991; Geneste & Plisson 1986, 1990, 1993; Plisson & Geneste 1989; Aubry *et alii* 1995, 1998, 2003; Aubry & Walter 2003) et portugais (Zilhão 1995; Zilhão & Aubry 1995; Zilhão *et alii* 1999; Aubry *et alii* 2003a). Si on ajoute à ces circonstances que la fabrication des pièces foliacées, quelles qu'elles soient, associées de surcroît au Parpalló à l'utilisation du traitement thermique, sont des thèmes somme toute encore méconnus en Préhistoire, on comprendra donc mieux les raisons qui nous ont poussé à prendre une telle décision.

Mais tout cela ne suffit pas à expliquer le caractère monographique de cette étude, et encore moins les difficultés rencontrées lors de la lecture technologique du matériel du Solutréen supérieur (voir § II.2.1 et II.6.1.1). En réalité, le décalage entre les intentions affichées au départ (approche comparati-

[33] Entre autres: "ce sont des sites qui [...], par la qualité ou l'originalité des informations qu'ils fournissent à tous les niveaux de champ d'observation, permettent de vérifier ou de réorienter les options de recherche" (Beeching *et alii* 1983:7).

ve intersite) et le résultat final (approche comparative *intrasite*) tient aux nombreux obstacles rencontrés dans l'étude des autres collections [34]. Nous aurions bien sûr aimé explorer plus en détail les comportements techniques du (ou des) groupe(s) qui ont occupé ces gisements, et épouser ainsi les intérêts de la pensée technologique actuelle qui déploie toute son activité à établir des connexions directes entre différents gisements, mais les circonstances en ont décidé autrement.

Ainsi amputée de ses ambitions premières, on comprendra donc aisément que peu de gisements aient été intégrés dans le dernier chapitre (L'essai paléoanthropologique), sur des thèmes très ponctuels qui plus est, et que pour pallier ce manque nous ayons dû faire appel aux sources bibliographiques.

Des sources bibliographiques qui, toutefois, auraient pu servir de "prétexte" pour entamer, sur la base des registres archéologiques (spectres lithologiques, typologiques, fauniques, artistiques...) et/ou des données ethnographiques, une discussion théorique sur les liens supposés entre ces différents sites, évidemment plus en termes de faciès d'activité (complémentarité *versus* opposition...) que de modèle d'organisation ou d'occupation territoriale (Davidson & Bailey 1984). Essayer cependant de faire coller une réalité techno-économique à une réalité socio-culturelle à partir des données fragmentaires dont on dispose aujourd'hui équivalait, selon nous, à verser, une fois de plus, dans le spéculatif: un simple coup d'épée dans l'eau, si on préfère.

Chercher à expliciter le processus de "désolutréanisation" au Parpalló, tel est au bout du compte le grand thème de recherche de cette enquête. Soit une approche diachronique intrasite sur l'acquisition et l'exploitation des matières premières, sous-entendu une reconnaissance des techniques et des méthodes de fabrication des outils et armes de chasse, et des savoirs (degré de complexité et d'investissement) qui les animent (spécialisation...), et ce en rapport, notamment, avec la retouche par pression et le traitement thermique des matériaux. Ce qui suppose la recherche des éléments clés en termes d'innovation et/ou d'invention (outils et modes de débitage), de moteur de la tradition (stabilité/changement) - existe-t-il une histoire des idées techniques toute particulière ? - afin d'expliquer le "comment" et le "pourquoi" d'un saut qualitatif dans l'outillage: "Le Solutrén a-t-il évolué vers ces industries à cran spéciales ou bien est-ce une industrie différente qui l'a supplanté" (F. Bordes 1992 [1984]:389).

Une problématique qui nous conduira logiquement à réfléchir sur la genèse non seulement du Solutrén de faciès ibérique,

mais aussi de ces prédécesseurs le Solutrén moyen à FLM et le Solutrén inférieur à pointes à face plane, soit, en d'autres termes, sur le processus de solutrénisation du sud-ouest de l'Europe (voir § III).

3. Méthodologie

3.1. La technologie lithique comme outil d'analyse

Dans la mesure où notre recherche s'inscrit dans une perspective d'approche comparative visant à statuer sur la parenté technique et culturelle de certaines occupations attribuées au Solutrén de faciès ibérique, et sachant que les témoins lithiques constituent notre principale source d'information, il nous faut par conséquent choisir un outil d'analyse qui puisse nous conduire, par le biais d'une lecture détaillée des activités techniques, à une reconnaissance des caractères constants et répétitifs (les marqueurs techniques), soit, en d'autres termes, des "concepts et modalités préférées" (Pelegrin 1995).

Or, bien que toutes les questions relevant du comportement ne soient pas de sa compétence, n'embrassant en effet qu'une partie du système (Perlès 1987:22; Pelegrin & Tixier 1990), nous savons qu'à travers son concept de chaîne opératoire, introduit par A. Leroi-Gourhan (1992 [1964]) et précisé par J. Tixier (1967; Tixier *et alii* 1980) - concept emprunté, rappelons-le, à l'ethnologie (Karlin *et alii* 1991) -, la technologie lithique permet justement d'interroger les "moyens, les processus et les connaissances" (Lemonnier 1983) pouvant expliquer la genèse de l'outil. Bien plus, ne manquant ni de fondement (Simondon 1989 [1958]; A. Leroi-Gourhan 1992 [1943]; Creswell 1976; Lemonnier 1983, entre autres) ni de substrat d'organisation (Tixier 1967; Tixier *et alii* 1980; Inizan *et alii* 1995), ses vertus lui permettent de mettre en scène, donc *en jeu*, certains des mécanismes qui fondent et gouvernent toutes formes de société: les *choix*, les *normes*, les *contraintes* ou encore les *stratégies*. Sorte de matrice à travers laquelle nous pouvons étudier le comportement technique des premiers humains (et pré-humains), elle offre désormais la possibilité de pénétrer véritablement leur mentalité et de révéler, donc, les processus cognitifs à l'œuvre dans les différentes activités techniques, en termes de *schéma opératoire*, *schéma conceptuel*, *schéma technique*, *savoir-faire moteur*, *savoir-faire idéatoire* [35], *manières de voir et de faire*, *connaissances techniques*, *économie ou gestion des matières premières*, *gestion de débitage*, *gestion de l'outillage*, *apprentissage/expert*, etc. (voir notamment: Geneste 1985; Pelegrin 1985;

[34] Le musée archéologique d'Almería, où est conservé le matériel des fouilles anciennes de la Cueva de Ambrosio, fit l'objet d'une restructuration complète entre les mois d'avril 2000 et mars 2001. Certes, le matériel des fouilles récentes, déposé à Madrid, fut aimablement mis à notre disposition durant cette période par S. Ripoll López, mais nous n'étions pas assuré de pouvoir étudier dans les temps l'autre partie de la collection. De toute façon, cela ne faisait que déplacer le problème puisqu'il aurait fallu opérer un va-et-vient continu entre les deux ensembles. En ce qui concerne Malladetes, nous n'avons pu accéder qu'au matériel de la première campagne de fouilles dirigée par L. Pericot, en 1946, et conservé au Musée de Préhistoire de Valencia - l'autre partie, déposée à Oviedo et placée sous la tutelle de J. Forcia, n'étant pas encore disponible -, mais d'un point de vue technologique, et en termes aussi bien qualitatifs que quantitatifs, ce matériel est d'un intérêt très limité (Villaverde, *comm. orale*), sans compter les problèmes liés aux contaminations qui n'ont jamais été abordés. L'étude du matériel de la Cova Beneito n'était donc plus une priorité pour nous.

[35] Concept emprunté à la neurologie clinique (Pelegrin 1991).

Pigeot 1987; Julien 1989; Perlès 1991; Bodu 1993; Pelegrin 1995; Valentin 1995). Nous introduisant dans les différentes sphères de la société que sont le technique, l'économique, le social, l'idéologique et enfin le culturel, et jouant en quelque sorte le rôle de médiateur entre "l'homme, sa culture et son milieu" (Pigeot 1991), la technologie constitue par conséquent l'un des meilleurs tremplins actuels pour toute tentative de restitution et d'interprétation de valeur anthropologique des modes de vie préhistoriques. Mis au point par les chercheurs français, cet outil d'analyse ne trouve son équivalent que dans la méthode introduite vers la fin des années 80 par l'Université Autonome de Barcelone (Carbonell 1987, 1992): le Système Logique-Analytique (ou SLA); méthode qui, est-il nécessaire de le préciser, dérive de la typologie analytique de G. Laplace (1966).

3.2. La démarche adoptée

3.2.1. Le choix du site et des niveaux

Afin d'anticiper au mieux sur les moyens d'atteindre ces objectifs, un premier diagnostic technologique du niveau attribué au Solutrén supérieur de la Cova Parpalló fut envisagé dès l'étape du DEA (Tiffagom 1997). Deux raisons expliquent que ce choix se soit porté sur cette collection et pas une autre. Le choix du site, d'abord, qui s'est imposé de lui-même dans la mesure où la reconnaissance et la périodisation du Solutrén de faciès ibérique demeurent largement tributaires des informations obtenues au Parpalló, véritable pivot de la recherche passée, présente et future. Le choix du niveau, ensuite, le Solutrén supérieur donc, puisqu'il est le seul dans toute la séquence du Solutrén évolué à réunir, et en grand nombre, les trois principaux morphotypes lithiques qui définissent le Solutrén de faciès ibérique en tant que tel: les FLM, les PAP et les PCM. En le situant du reste dans son contexte historique, nous savons que ce Solutrén commence à fournir les meilleures preuves de sa différenciation avec le monde cantabrique (cf. processus de régionalisation) "au moment précis" où le Solutrén supérieur fait son apparition.

Pour toutes ces raisons, le Solutrén évolué I (ou Solutrén supérieur) (fig. 5) représentait le meilleur contexte pour décrypter l'ensemble des processus de fabrication.

Le but étant toutefois d'explicitier le processus de "désolutréanisation" au Parpalló, il donc est évident que cette enquête devait aussi prendre en compte l'autre partie de la séquence, celle où les outils à retouche abrupte, et en particulier les PCM, forment le plus gros de la production, jetant notre dévolu sur le niveau directement sus-jacent: le Solutrén évolué II (ou Solutréo-gravettien I) (fig. 5).

3.2.2. L'approche comparative intrasite: les questions clés

L'étude de la représentation à la fois qualitative et quantitative de l'outillage, en particulier des PAP et des PCM, a donc

permis d'inférer l'existence au Parpalló d'un lent processus de "désolutréanisation". Les premiers changements interviennent à partir du Solutrén supérieur, qui, avec le retrait des FLM et des PAP, va perdre une partie de ses consonances d'origine: pièces qui seront d'abord substituées par les PCM, avec lesquelles elles coexisteront un moment, et par le couple PCM-lamelles à dos ensuite. Pour le dire autrement, nous assistons, semble-t-il vers la fin du Solutrén supérieur, au contact entre deux types d'outils (pour éviter de parler, à ce stade de l'analyse, de "groupes") habituellement associés, tout au moins pour la période de temps considérée ici, à deux traditions techniques différentes: l'une solutréenne, à travers la retouche rasante des PAP et des feuilles de laurier, et l'autre, théoriquement du moins, gravettienne, à travers la retouche abrupte des PCM, notamment. Une telle constatation appelle immédiatement deux remarques:

- cette thèse de la coexistence entre les PAP et les PCM ou, ce qui est la même chose, entre la retouche rasante et abrupte, ne résisterait pas très longtemps à la critique si elle n'avait été décrite dans de nombreux autres gisements, en particulier à Ambrosio (voir notamment la fouille du niveau II de 1992: Ripoll López 1997), Malladetes (Forkea & Jordá 1976), Cendres (Villaverde, *comm. orale*) et Gibraltar (Villaverde, *comm. orale*), où ont été employées justement des techniques de fouille modernes; dans le cas contraire, cela supposerait que des phénomènes de perturbation, quels qu'ils aient été (processus post-dépositionnels, piétinement [36],...), se soient déclenchés au même moment - et avec la même intensité - dans des contextes très divers et dans des lieux distants parfois les uns des autres de plusieurs centaines de kilomètres (!); hypothèse pour le moins fantaisiste et à laquelle on ne peut donc prêter aucun crédit;
- il en découle que le couple PAP-PCM peut être considéré comme le moment "critique" de la séquence, bien plus en effet que les relations FLM-PAP et PCM-lamelles à dos qui réunissent des morphotypes censés appartenir à un même courant technique, retouche rasante et abrupte respectivement.

Aussi, la question n'est-elle pas de discuter la valeur archéologique et scientifique de cette coexistence, mais de rechercher ses possibles traces dans le matériel à un niveau non plus typologique mais technologique et, en dernière instance, culturel, si tant est bien sûr qu'elle ne soit pas le résultat au Parpalló, par exemple, d'un contact entre deux groupes n'ayant d'autres relations entre eux que d'échanger des outils. En effet, sans la sanction de la technologie, et peu importe ici le type de résultat obtenu, cette idée de coexistence n'a qu'un intérêt anecdotique. Il s'agit donc bien d'explorer plus finement le rapport qu'entretiennent réellement ces deux types d'outils et, surtout, le passage de l'un à l'autre. Une enquête qui permettra peut-être de révéler la présence d'une véritable transformation technique, avec l'introduction et l'assimilation de nouveaux concepts ou, plus simplement, de nouvelles habi-

[36] "Des expériences de piétinement ont montré qu'une dispersion verticale des objets dans un sédiment non consolidé peut intervenir au cours de l'occupation [Villa & Courtin 1983; Gifford *et alii* 1985]" (d'Errico & Villa 1998:281) ... ou sans occupation !

tudes techniques. Mais à quel niveau exactement ? Ont-ils touché une partie de l'activité technique ou ont-ils affecté l'ensemble des stratégies lithiques ? Par exemple, les outils à usage domestique (grattoirs, burins, pièces esquillées...) ont-ils subi, eux aussi, des modifications dans leur conception, et en particulier dans la relation type de support-type de matériau ?

Sur ce point, nous savons au moins que les changements sont manifestes aux deux bouts de la séquence (étudiée): on ne fabrique pas des lamelles à dos et des PAP sur les mêmes supports, de même que les FLM - et non pas les Flm (feuilles de laurier "microlithiques"), comme nous le verrons - ne peuvent être conçues sur des supports identiques à ceux des PCM ou encore des lamelles à dos. En revanche, et c'est justement à ce niveau que se pose le problème, certaines PAP présentent des caractères morpho-dimensionnels qui laissent planer de sérieux doutes sur la nature exacte des supports, qui pourrait parfaitement coïncider avec celle d'une bonne partie des PCM. Et la question d'être posée: pourrions-nous détecter d'éventuels traits techniques du "Solutrén supérieur" dans le "Solutrén évolué II", et *vice versa* ?

Il s'agit donc bien d'évaluer, en termes de stabilité, de continuité et de changement, la relation qu'entretiennent réellement les deux "occupations", et plus encore ici, si tant est qu'on puisse y parvenir, puisque jusqu'à preuve du contraire il s'agit de niveaux artificiels, de vérifier la position stratigraphique exacte de chaque morphotype: existe-t-il réellement un niveau à PAP, FLM et PCM, et, si oui, correspond-il au niveau 4,75-5,25 m attribué au Solutrén supérieur ? Pourrait-on isoler un niveau à FLM et un autre formé du couple PAP-PCM ? Ou encore: existe-t-il un niveau à PCM et lamelles à dos, bien différencié d'un niveau représenté uniquement par les PAP et les FLM ?

Toute la question étant maintenant de savoir ce que l'on veut ou plutôt ce que l'on doit comparer. Réduite à une approche monothématique, c'est-à-dire ici aux seuls fossiles directeurs (PAP et PCM), l'étude technologique aurait présenté un inconvénient majeur: on encoure de grands risques à exclure de l'analyse le reste de l'outillage, en particulier l'outillage dit "expédient" (ou domestique), car les différences d'ordre conceptuel, les variantes techniques qui relèvent de choix culturels peuvent très bien transparaître à ce niveau. De toute façon, il aurait été absurde d'ignorer tout un pan de l'activité technique sachant que l'étude des chaînes opératoires de production des PAP et PCM nous aurait forcément conduit à intégrer une partie de cet outillage, les supports notamment (cf. diagnostic technologique du DEA: Tiffagom 1997). Bien plus, peut-être même que cette possibilité devait être écartée d'emblée dans la mesure où elle exige une parfaite intégrité archéologique du matériel: si le Parpalló avait été fouillé avec des techniques modernes, cette option aurait sans doute prévalu, néanmoins, ce n'est pas le cas ici. Or le danger est grand de décrire des comportements à partir d'un matériel ancien exhumé suivant des techniques qualifiées aujourd'hui de "barbares", sans évaluer au préalable la valeur archéologique et la "crédibilité scientifique" d'un tel matériel (Tixier 1967; J.-P. Texier 2000); d'autant qu'il s'agit d'un gise-

ment en grotte, avec donc la difficulté d'interprétation accrue des processus post-dépositionnels et des remplissages. Sur un plan scientifique, donc, une telle approche n'aurait eu que peu de valeur, voire aucune.

Pour toutes ces raisons, il nous a semblé plus judicieux de chercher à analyser le comportement technique dans sa globalité, c'est-à-dire l'ensemble de la "caisse à outils". Une approche qui devrait sans nul doute nous permettre de vérifier l'homogénéité technologique, et donc archéologique, des niveaux attribués par la typologie au Solutrén supérieur et au Solutrén évolué II, et, surtout, la relation phylétique qu'ils sont supposés entretenir.

Partant de là, une deuxième et dernière série de questions vives, pour chacun des niveaux pris en compte dans cette analyse, peut d'ores et déjà être posée:

- Quelles chaînes opératoires ont été mises en œuvre dans la production des différents outils ?
- "Comment sont articulées entre elles les étapes d'une chaîne opératoire et les chaînes opératoires dans un ensemble" (Creswell 1983) ?
- Le choix des matériaux répond-il au besoin d'outils spécifiques, pour une éventuelle gestion différenciée donc des matériaux (chaînes opératoires *spécifiques*) ?
- À l'opposé, existe-t-il des chaînes opératoires *intégrées* (Perlès 1991), où l'on verrait par exemple les grattoirs manufacturés sur des produits secondaires ?
- Sous quelles formes sont introduites les différentes matières premières ?
- Quel est le véritable biais dimensionnel ?
- La lecture technologique permettra-t-elle de déceler une production de supports et/ou d'outils "fantômes" qui ont échappé, et pour cause, à la typologie, méthode en effet qui ne prend en compte le plus souvent que les pièces entières ?

Et puisqu'il est admis que les intentions en termes de support (idée d'un calibrage par exemple) doivent gouverner toute approche technologique, on se proposera d'explorer en particulier "l'articulation: obtention de supports/modification de ces supports par retouche, [qui] est un point-clé des chaînes opératoires, une charnière cruciale entre la plus ou moins grande prédétermination des supports et la modification adaptée, préconçue, qu'est la retouche, ou le façonnage, qui peut, lui, se situer bien en amont" (Tixier 1996). Où se fait en effet le plus grand investissement: durant le débitage ou durant le façonnage ?

Précisons que les résultats obtenus auraient bien sûr gagné en qualité avec des expérimentations, mais la constitution d'une lithothèque de référence est en cours d'élaboration (Menargues 1994, 2000), et utiliser le peu de matière première jusqu'ici récoltée interdisait une approche de ce type. Le projet d'établir des comparaisons entre approche expérimentale et technologique ne s'est donc pas concrétisé. Quant aux analyses tracéologiques, déjà coûteuses en temps, elles ne pouvaient constituer à notre niveau une source d'information prioritaire, tout comme la répartition spatiale des objets.